La Medicina mentis de Ehrenfried Walther von Tschirnhaus en tant que 'Philosophie première'

Massimiliano Savini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2062>

DOI : 10.4000/cps.2062

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 147-172

ISBN : 978-2-354100-51-3

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Massimiliano Savini, « *La Medicina mentis* de Ehrenfried Walther von Tschirnhaus en tant que 'Philosophie première' », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 32 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2062> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2062>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

La *Medicina mentis* de Ehrenfried Walther von Tschirnhaus en tant que 'Philosophie première'

Massimiliano Savini

La *Medicina mentis*¹ de Ehrenfried Walther von Tschirnhaus est un ouvrage singulier dans le panorama de la fin du XVII^e siècle et l'attention des chercheurs a été souvent retenue par l'influence qu'ont exercé sur elle Spinoza, d'abord, mais aussi Descartes et Leibniz. L'amitié et la relation épistolaire entre Tschirnhaus et Spinoza ont porté à reconnaître, dès la parution de la *Medicina mentis*, plusieurs caractères de la pensée de l'auteur de l'*Ethica more geometrico demonstrata*². D'autre part,

- 1 L'œuvre fut publiée en 1686 (bien que postdatée à 1687): *Medicina mentis sive tentamen genuinae logicae, in qua disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, Amstelædami, apud Albertum Magnum et Johannem Rieuwerts Juniorem, 1687. Une deuxième édition *auctior et correctior* en 1695 (Lipsiae, apud J. Thomam Fritsch). Pour les citations de la *Medicina mentis* dans le corps de l'article, nous donnerons le texte de la traduction française (*Médecine de l'esprit, ou préceptes généraux de l'art de découvrir*, introduction, traduction et notes par J.-P. Wurtz, Paris, Editions Orphrys, 1980), en laissant en note le texte latin correspondant de l'édition 1695. Celle-ci sera indiquée de la manière suivante: *Medicina Mentis* (1695).
- 2 L'accusation de spinozisme fut avancée pour la première fois par Christian Thomasius, dans la critique de la *Medicina Mentis* publiée dans les *Monat-Gespräche* de mars et juin 1688: cf. *infra* la note n. 40. Voir à cet égard: Wurtz J.-P., Un disciple 'hérétique' de Spinoza: Ehrenfried Walther von Tschirnhaus, *Cahiers Spinoza*, 1991, 6, p. 111-143; *id.*, Tschirnhaus et l'accusation de spinozisme: la polémique avec Christian Thomasius, *Revue philosophique de Louvain*, 1980, 78, 40, p. 489-506; Pätzold D., Ist Tschirnhaus' *Medicina Mentis* ein Ableger von Spinozas Methodologie?, in Nauta L., Vanderjagt A. (éd.), *Between Imagination and Demonstration*.

la connaissance que Tschirnhaus eut du manuscrit des *Regulae ad directionem ingenii*, vu et transcrit en 1676 chez Claude Clerselier à Paris³, permet d'entrevoir en plusieurs passages une influence claire du texte cartésien⁴.

Je voudrais à cette occasion revenir sur une possible clé de lecture de la *Medicina mentis*, suggérée par Tschirnhaus lui-même, et qui a rarement attiré l'attention des lecteurs⁵. Je voudrais en effet examiner dans quelle mesure cet ouvrage peut être lu comme une philosophie première. La légitimité d'une telle lecture est d'ailleurs confirmée par Tschirnhaus, qui, dans la *Praefatio* à la deuxième édition, affirme :

«Mais je voudrais avant toute chose faire remarquer que, même si mon seul but a été de consacrer exclusivement ce livre à la relation de ces idées et d'autres du même genre, je n'ai pas décidé pour autant d'y faire tenir et de l'exposer cette fois-ci la philosophie toute entière; car, bienveillant lecteur, je ne te présente en cette occasion que la philosophie première. Certains donnent de préférence à cette dernière le nom de Métaphysique. Mais, parce que bien nombreux sont ceux qui, dans le cadre de cette discipline, se livrent à des spéculations fort inutiles,

Essays in the History of Science and Philosophy Presented to John D. North, Leiden, Brill, 1999, p. 339-364.

- 3 Cf. à ce propos la note de Leibniz sur les papiers de Descartes découverte par Jules Sire en 1906: elle est publiée dans les volumes X et XI de l'édition Adam-Tannery des œuvres de Descartes (AT X 208-209; AT XI 661-662). Le texte de la note a été publié aussi dans l'édition de l'Académie des œuvres de Leibniz: *Philosophische Schriften*, hrsg. von der Leibniz-Forschungsstelle der Universität Münster, Berlin, Akademie Verlag, Band 3 (1672-1676), 1980, p. 386-387. Pour une reconstruction de l'histoire de la copie faite par Tschirnhaus des *Regulae*, cf. Breger H., *Über die Hannoverische Handschrift des Descartesschen Regulae*, *Studia Leibnitiana*, XV (1983), 1, p. 108-114.
- 4 Cf. par exemple: *Medicina mentis* (1695), p. 111-112 (trad. fr. p. 125) à rapprocher aux règles III et VII; p. 83 (trad. fr. p. 103-104) à rapprocher à la règle XIV; p. 83, 103, 120 (trad. fr. p. 104; 119-120; 131) à rapprocher à la règle IV.
- 5 Cf. Campo M., *Cristiano Wolff e il razionalismo precritico*, Milan, Vita e Pensiero, 1939, vol. I, p. 34-42; Leinsle U. G., *Reformversuche protestantischer Metaphysik im Zeitalter des Rationalismus*, Augsburg, Maro Verlag, 1988, p. 149-162; Paccioni J.-P., 'Cet esprit de profondeur'. *Christian Wolff: l'ontologie et la métaphysique*, Paris, Vrin, 2006, p. 68-76.

d'ordinaire, la plupart des hommes éclairés éprouvent pour elle une profonde aversion»⁶.

Dans quelle mesure est-il possible d'approcher la *Medicina mentis* en tant que 'Philosophie première' ? Quel rapport a, de ce point de vue, le texte de Tschirnhaus avec la redéfinition du concept de 'Philosophie première' qui prit lieu dans la deuxième moitié du XVII^e siècle ? L'on essaiera de répondre à de telles questions dans les prochains paragraphes.

* *
*

Avant d'aborder la question concernant le statut de la *Medicina mentis* comme philosophie première, il faut rappeler que le passage que je viens de citer se trouve dans la préface de la deuxième édition, tandis qu'il est complètement absent de la première. Cela n'est pas sans importance, car la préface de la deuxième édition devait contribuer à éclaircir ce qui dans la première édition était resté obscur, comme le déclare l'auteur lui-même :

« Si j'ai jugé bon de faire précéder cette seconde édition de ces précisions, c'est parce que, d'objections que certains m'ont présentées en privé, il pouvait aisément ressortir que plusieurs esprits n'ont pas suffisamment aperçu le but véritable que j'ai poursuivi dans ce traité »⁷.

Dans une lettre à Christiaan Huygens du 12 mai 1687, donc peu après la publication de la première édition⁸, Tschirnhaus précise :

« J'ai appris, de certaines objections qui m'ont été faites jusqu'ici, qu'il aurait été utile d'ajouter un grand nombre de choses dans la deuxième

- 6 « Sed notari velim ante omnia, quod, licet haec talia tantum libro hoc tradendi scopus mihi fuerit unicus, non ideo tamen integram Philosophiam eodem complecti tibi hac vice exponere decreverim: nihil enim hoc tempore tibi L. B. nisi primam philosophiam offero. Haec a quibusdam appellari amat Metaphysica; sed quia a quam plurimis inutiles valde speculationes in eadem ventilantur, eapropter haec eruditibus plerisque perquam exosa esse solet », *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 8 non paginée (trad. fr. p. 41).
- 7 « Haec libuit in hac secunda Editione ideo praefari, quia ex objectionibus quorundam privatis facile constare potuit, a pluribus, quis huius mei Tractatus scopus genuinus fuit, non satis perceptum fuisse », *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 16-17 non paginée (trad. fr. p. 44).
- 8 La *Medicina mentis* avait été publiée l'année précédente.

édition. C'est pourquoi j'ai d'abord ajouté à l'œuvre une préface où sont expliquées plusieurs choses qu'il faut savoir et se déclare d'abord mon but primaire»⁹.

Cela nous confirme l'idée qu'une deuxième édition corrigée – avec une nouvelle préface capable de mieux présenter l'ouvrage aux lecteurs – était déjà prévue tout de suite après la première édition. Mais il y a encore plus : dans une lettre de Peter van Gent à Christiaan Huygens du 17 juin 1687, l'on trouve le texte de la préface provisoire que Tschirnhaus avait rédigé pour la deuxième édition¹⁰. Il s'agit d'un texte considérablement plus court que celui qui sera effectivement publié, mais ce qu'il faut remarquer c'est que ce noyau originaire de la *Praefatio* consiste exactement dans la partie sur la philosophie première qui sera publiée dans la deuxième édition¹¹. Cela confirme que l'interprétation de la *Medicina mentis* comme philosophie première était déjà présente à l'esprit de Tschirnhaus du début du projet d'une deuxième édition et que la partie sur la philosophie première n'avait pas été rédigée après la polémique avec Thomasius.

Passons maintenant à la signification de cette auto-interprétation de son entreprise proposée par Tschirnhaus. Bien qu'il semble encadrer son ouvrage dans une typologie assez traditionnelle, il ne faut pas croire que le concept de 'Philosophia prima' proposé par Tschirnhaus soit le même que celui de la tradition précédente. Il nous reste, en effet, à interroger la signification qu'un tel concept acquiert dans la *Medicina mentis*. C'est Tschirnhaus lui-même qui nous fournit à ce propos un éclaircissement important :

9 «Ex plurimis objectionibus, hactenus mihi factis, addidici e re fore, ut per plurima in 2da editione adjiciam; prout imprimis Praefationem operi adjunxi, ubi multa scitu necessaria extant, et imprimis scopus meus primarius manifestatur» Huygens Chr., *Œuvres complètes*, tome IX, La Haye, M. Nijhoff, 1901, p. 135.

10 «Haec est, Nobilissime Vir, praefatio, quam secundae scilicet Editioni praefigere vult Nobilissimus De Tschirnhaus», P. van Gent à Ch. Huygens, 17 juin 1687, Huygens Ch., *Œuvres complètes*, tome IX, *cit.*, p.173. Le texte de la préface de Tschirnhaus se trouve aux p.171-173.

11 Le texte est plus ou moins le même que celui publié en 1695 : nous n'avons pas ici la possibilité d'étudier les quelques variantes de cette première version.

« Or, afin que ce préjugé¹² non plus, quelle que soit sa force, ne te fasse à son tour revenir sur ton dessein de lire attentivement ce livre, je voudrais que tu saches que dans cette philosophie première j'exposerai tout ce que doit connaître en tout premier lieu un homme qui a la sérieuse intention d'acquérir la sagesse »¹³.

La *Medicina mentis* est donc une philosophie première, car elle fournit toutes les premières connaissances qui s'offrent à celui qui veut sérieusement acquérir la sagesse. En ce sens, l'auteur se rattache à la signification que Descartes avait attribuée à cette discipline. En 1641, les *Meditationes de prima philosophia* avaient marqué la parution d'une nouvelle acception de ce concept :

« Je crois qu'on le pourra nommer, ainsi que je vous ai écrit par ma précédente, *Meditationes de prima Philosophia*; car je n'y traite pas seulement de Dieu et de l'Âme, mais en général de toutes les premières choses qu'on peut connaître en philosophant par ordre »¹⁴.

La nécessité pour Tschirnhaus d'explicitier le sens dans lequel il entend la philosophie première est due à l'état polysémique de cette expression à la fin du XVII^e siècle. Le concept cartésien de philosophie première s'ajoute en effet aux autres différentes acceptions de ce concept, et nous pourrions en indiquer au moins trois (deux plus anciennes et une plus récente). Philosophie première est dite en effet la théologie naturelle au sens de l'exercice des sa propre primauté en raison de l'excellence de son objet (Dieu); philosophie première est dite la science de l'étant en tant qu'étant, c'est-à-dire en raison de l'universalité et de la généralité de son objet (le concept univoque et abstrait d'étant)¹⁵; enfin, dans une acception plus étroite, il y a la philosophie première telle qu'elle est

12 Celui concernant le verbalisme de la métaphysique traditionnelle.

13 « Verum ne nec hoc, quicquid est praejudicii, a tuo hunc librum attente evolventi te iterum revocet proposito, scias velim, in prima hac mea Philosophia omnia illa me exhibiturum, quae homini, cui seria sapientiam sibi acquirendi mens est, omnium primo veniunt cognoscenda » *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 8-9 non paginée (trad. fr. p. 41).

14 Descartes à Mersenne, 11 novembre 1640, AT III 239.

15 Pour ces deux premières significations de *prima philosophia*, cf. Zimmermann A., *Ontologie oder Metaphysik? Die Diskussion über den gegenstand der Metaphysik im 13. und 14. Jahrhundert*, Leiden, Brill, 1965.

décrite par Bacon¹⁶, c'est-à-dire l'ensemble des concepts plus généraux et transgénériques communs à toutes les disciplines. Ces trois acceptions sont bien définies au moment où Descartes introduit sa propre acception de philosophie première, et elle se différencie des précédentes en raison de l'indétermination ontique qui qualifie son propre objet, défini non par rapport à un type particulier d'étant, mais sur la base de l'ordre instauré par la *mens* dans son chemin de construction de l'édifice de la science¹⁷. Les objets qui rentrent dans le champ de la philosophie première sont alors fournis en raison de l'ordre selon lequel ils se présentent dans le mouvement unitaire et ininterrompu d'élargissement du savoir¹⁸. Un signe ultérieur de l'origine cartésienne de la conception de Tschirnhaus de la philosophie première se trouve dans l'emploi de l'adjectif *seria* en apposition à *mens*, qui rappelle de manière évidente le « qui serio mecum meditari ... poterunt ac volent » de la *Praefatio* aux *Meditationes*¹⁹.

16 « Patet ex iis que supra disseruimus, disjungere nos Philosophiam Primam a Metaphysica, quae hactenus pro re eadem habitae sunt. Illam Communem Scientiarum Parentem, hanc Naturalis Philosophiae Portionem posuimus. Atqui Philosophiae Primae, communia et promiscua Scientiarum Axiomata assignavimus » F. Bacon, *De Augmentis Scientiarum*, III, in *The works of Francis Bacon*, éd. par J. Spedding, R.L. Ellis, D.D. Heath, Londres, 1857-1874; repr. Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1989, vol. I, p. 540. Une telle acception de philosophie première semble être reprise par Hobbes : « There is a certain philosophia prima on which all other philosophy ought to depend; and consisteth principally in right limiting of the significations of such appellations, or names, as are of all others the most universal; which limitations serve to avoid ambiguity and equivocation in reasoning, and are commonly called definitions; such as are the definitions of body, time, place, matter, form, essence, subject, substance, accident, power, act, finite, infinite, quantity, quality, motion, action, passion, and diverse others, necessary to the explaining of a man's conceptions concerning the nature and generation of bodies » *Leviathan*, in *The English Works of Thomas Hobbes*, éd. par W. Molesworth, vol. III, Londres, John Bohn, 1839, p. 671.

17 Voir, à propos du concept cartésien de 'philosophie première' : Marion J.-L., *Sur le prisme métaphysique de Descartes*, Paris, Puf, 1986, p. 9-72.

18 Cf. à ce propos le texte de la première des *Regulae ad directionem ingenii* : AT X 359-361.

19 « Nullum vulgi plausum, nullamque Lectorum frequentiam expectem: quin etiam nullis autor sum ut haec legant, nisi tantum iis qui serio mecum meditari, mentemque a sensibus, simulque ab omnibus praepiudiciis, abducere poterunt ac volent » AT VII 10.

Cette acception de philosophie première s'affirmera, après la mort de Descartes, à l'intérieur du cartésianisme²⁰. Pour l'instant, il nous suffit d'observer que, sans aucun doute, le contexte de la définition fournie par Tschirnhaus est bien cartésien. Il nous reste à nous demander s'il l'est effectivement. Si, en effet, l'on continue la lecture de la *Praefatio* l'on peut remarquer plusieurs éléments qui semblent contredire cette lecture. En premier lieu le fait que l'on ne trouve pas un concept d'ordre subordonné à l'ordre des raisons tel qu'il est défini par Descartes. Si l'on lit attentivement, dans son contexte, le passage de Tschirnhaus que nous avons cité, il paraît que les *illa ... quae ... primo veniunt cognoscenda* ne sont pas déterminées par un *ordo cogitandi* marqué par la situation (de soumission aux sens) dans laquelle se trouve la *mens*. Les premières choses qui doivent être connues sont celles qui se présentent comme les plus utiles à la vie. Ainsi, la philosophie première de Tschirnhaus ne définit pas l'ordre par rapport au sujet et à sa situation à l'égard de la connaissance certaine, mais il définit l'ordre par rapport à l'utilité. C'est Tschirnhaus lui-même qui souligne la différence entre sa propre philosophie et celle communément reçue :

« De plus, quoiqu'il soit absolument vrai que surtout ce qui est le plus utile ne peut être enseigné qu'au terme de la philosophie, tu n'en constateras pas moins à la lecture de ce livre que même dès le début de cette philosophie des choses extrêmement utiles te sont proposées »²¹.

L'ordre de la philosophie traditionnelle est modifié en fonction de la plus grande utilité et l'explication fournie dans la suite du texte permet d'éclaircir davantage le sens de cette affirmation :

« J'y expose en effet de quelle manière il t'est possible d'atteindre par toi-même la vérité avec certitude, de dominer judicieusement tes passions, de conserver la santé quand bien même tu ne pourrais pas suivre un bon régime d'une façon tout à fait rigoureuse, d'éduquer tes enfants

20 En particulier avec Johannes Clauberg : cf. à ce propos Savini M., *Johannes Clauberg: methodus cartesiana et ontologie*, Paris, Vrin, 2011 (en part. p. 161-196).

21 « Deinde quamvis utique verum sit, utilissima in primis non nisi in fine Philosophiae doceri posse, reipsa tamen hunc librum volvendo experieris, vel in ipso principio hujus Philosophiae perquam utilia tibi exhiberi » *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 9 non paginée (trad. fr. p. 41).

avec clairvoyance, et d'accomplir sans grand-peine d'autres choses semblables»²².

Dans la liste des objets compris dans la philosophie première, Tschirnhaus tient compte aussi de la *Medicina corporis* – œuvre qui accompagnait la *Medicina mentis* dans la première édition de 1686 – et ces objets se trouvent précisément parmi les sujets que la philosophie enseignée dans les écoles plaçait ou bien dans la partie propédeutique de la philosophie, ou bien dans ses parties finales. L'acquisition de la vérité, le contrôle des passions, la santé du corps, l'éducation des enfants sont des sujets traités dans la logique, dans l'éthique, dans la médecine, dans la didactique, c'est-à-dire dans des enseignements qui se trouvaient dans la partie initiale ou finale de l'enseignement philosophique. Les objets de la philosophie première proposée dans la *Medicina mentis et corporis* modifient considérablement l'ordre de l'enseignement traditionnel par le fait de commencer la philosophie avec ce qui est utile. Mais ce n'est pas seulement l'ordre scolastique à être profondément modifié, car aussi l'ordre cartésien change considérablement : dans l'arbre de la philosophie décrit dans la *Lettre préface aux Principes de la philosophie*²³ se trouvent certes la morale et la médecine mentionnées par Tschirnhaus, mais elles sont proposées comme les fruits derniers de la science. Il résulte donc clair que la *Medicina mentis* ne reprend pas à strictement parler la philosophie première de Descartes : l'une traite des premières choses que l'on doit connaître en raison de leur utilité pour la vie ; l'autre traite des premières choses qui se connaissent en philosophant par ordre.

Dans le rappel à l'utilité comme critère pour définir les premiers objets de la philosophie et dans l'affirmation de l'émendation comme moment préalable nécessaire au perfectionnement de l'entendement²⁴,

22 « Hisce enim expono, qua ratione veritatem per te ipsum certo acquirere, passionem tuam sapienter moderari, sanitatem, ut ut diætā bonam non adeo exacte sequi possis, conservare, liberos prudenter educare, et similia facile negotio exequi liceat » *Ivi*.

23 « Ainsi toute la Philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la Métaphysique, le tronc est la Physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la Médecine, la Mécanique et la Morale » AT IX-2 14.

24 « Sane aut malevolus, aut ineptus mihi videretur iste, qui omnia bona a Deo generi humano data optimo, quo possumus, modo nobis excolenda atque in usus nostros adhibenda esse concederet, id ipsum vero de intellectu,

l'on peut bien voir l'influence de l'œuvre de Spinoza, en particulier de l'*Ethica*²⁵ et du *Tractatus de intellectus emendatione*²⁶. Mais ce qu'il faut considérer c'est que Tschirnhaus a choisi explicitement de ne pas associer la *Medicina mentis* à l'éthique, mais à la philosophie première ou bien à la logique. En invitant le lecteur à considérer quelles sont les pensées (*cogitationes*) qui sont les plus utiles et nécessaires, Tschirnhaus précise en effet :

« Mais pour te permettre de juger d'autant mieux si j'ai utilisé la voie la plus naturelle pour exposer cette philosophie première, ou – si avec moi tu préfères cette terminologie – cette logique, je trouve bon de t'appeler pour ainsi dire en consultation, et de te demander quelles sont, selon toi, les réflexions les plus nécessaires de toutes, quelles sont par conséquent celles qui, les premières, doivent tenir absorbé tout homme »²⁷.

La *Medicina mentis* est donc une philosophie première ou une logique (*prima Philosophia, vel ... logica*) : la connexion entre ces deux disciplines est explicitée dans l'identification de ce qui est le plus utile avec l'*ars inveniendi*, c'est-à-dire la méthode pour découvrir la vérité avec ses propres forces :

« Or, c'est précisément ce que j'ai exposé dans la première partie de ce traité, fermement convaincu que, lorsque tu l'auras parcourue avec attention, tu souscriras à ma thèse selon laquelle il n'y a pas d'occupation supérieure à l'effort pour atteindre par soi-même la vérité. [...] Je ne conçois pas, du moment que tu as jugé préférable à tout la conquête de

nobilissimo omnium bono, negaret. Ob has igitur aliasque similes rationes animus mihi est, in libro presenti ostendere, qua intellectus noster, quoad naturalibus medius fieri potest, optime perficiatur » *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 2 non paginée (trad. fr. p. 38).

25 Cf. *Ethica more geometrico demonstrata*, V, 41, dém., in C. Gebhardt (éd.), *Opera*, vol. II, Heidelberg, Carl Winters, 1925, p. 306.

26 Cf. *Tractatus de intellectus emendatione*, in C. Gebhardt (éd.), *Opera*, vol. II, Heidelberg, Carl Winters, 1925, p. 6, ll. 21-25 ; p. 9, ll. 10-19.

27 « Ut autem eo melius judicare valeas, num via maxime naturali in prima hac Philosophia, vel, si mecum mavis, Logica, tradenda fuerim usus, te ipsum in consilium quasi adhibere, et ex te quaerere placet ; quasnam cogitationes prae omnibus aliis maxime necessarias esse judices, et quanam propterea quemlibet hominem primo et serio destinare debeant occupatum ? », *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 9 non paginée (trad. fr. p. 41).

la vérité, que tu puisses demander autre chose encore que la méthode même pour découvrir la vérité sans risque d'erreur »²⁸.

Nous pourrions alors considérer la philosophie première de Tschirnhaus comme la discipline qui traite de toutes les premières choses qui sont les plus utiles à perfectionner l'esprit de l'homme et à le guérir de l'état pathologique dans lequel il se trouve; ces 'premières choses' coïncident avec la méthode qui enseigne à découvrir la vérité de manière infaillible, c'est-à-dire avec l'*ars inveniendi*. Mais il ne faut pas oublier que cette 'méthode' n'est pas seulement un art propédeutique au développement des contenus de la philosophie, comme l'était la logique dans la partition traditionnelle de l'enseignement philosophique: celle-ci se trouvait certes au début, mais seulement en fonction instrumentale à l'égard des disciplines 'réelles', sans pouvoir surdéterminer d'aucune manière les objets et le domaine de ces dernières. Une telle tâche était en effet confiée à la philosophie première, surtout en raison de la fonction architectonique qu'elle exerçait à l'égard de l'encyclopédie du savoir. Or, chez Tschirnhaus cette tâche est prise en charge par l'*ars inveniendi*, qui assume ainsi la fonction de philosophie première. En outre, ce rôle de l'*ars inveniendi* est d'ailleurs confirmé dans les pages conclusives de la *Medicina mentis*, dans lesquelles Tschirnhaus compare la philosophie à un arbre, ce qui rappelle bien évidemment le texte de Descartes que nous avons mentionné tout à l'heure:

« La philosophie, c'est-à-dire l'art de découvrir, me semble pouvoir être pertinemment comparée à un arbre, qui comporte trois parties: les racines, le tronc et les branches avec les fruits. Les racines me paraissent être les préceptes généraux de l'art de découvrir, le tronc les préceptes plus spéciaux de ce même art relatifs aux étants²⁹ imaginables, mathématiques

28 «Hoc ipsum autem in prima hujus Tractatus parte expositum dedi, certo persuasus, te, eadem attente perlustrata, sententiae meae suscripturum, praestantiorum scilicet occupationem non esse studio acquirendae veritatis per se ipsum. [...] Non video, siquidem acquisitionem veritatis optimum esse judicasti, te aliud quid haec, quam ipsam methodum veritatem infallibiliter detegendi, desiderari posse. Et hoc idem est, quod in parte hujus Tractatus secunda propono» *Medicina Mentis* (1695), *Praefatio*, p. 9-10 non paginée (trad. fr. p. 41).

29 J.-P. Wurtz traduit le mot 'ens' par 'être' (par exemple 'entia imaginabilia' est traduit par 'êtres imaginables'). Nous avons préféré, ici et dans la suite de cet article, traduire 'ens' par 'étant' pour respecter la technicité du vocabulaire ontologique de Tschirnhaus.

et physiques, les branches avec les fruits les préceptes les plus spéciaux de l'art de découvrir relatifs à l'éthique, qui enseigne la parfaite santé de l'esprit, à la médecine, qui enseigne, dans toute la mesure du possible, la santé du corps, et à la mécanique, qui nous apprend à appliquer aux choses extérieures, pour notre profit, le pouvoir de l'un et de l'autre»³⁰.

La *Medicina mentis* contient donc, comme la philosophie première cartésienne³¹, les 'radices' de l'arbre de la philosophie³²: celles-ci consistent en des préceptes caractérisés – à l'égard de ceux qui se trouvent dans les autres parties de l'arbre – par leur généralité. Le passage de *radices* au *truncus* est ainsi conçu comme un passage de ce qui est général à ce qui est particulier: les racines contiennent les préceptes généraux de l'art de découvrir, tandis que le tronc offre les préceptes concernant des étants particuliers divisés par typologie. Ainsi, le rapport général/particulier ne reflète pas seulement l'ordre des raisons comme chez Descartes, mais aussi une théorie de l'étant qui est sous-jacente à l'*ars inveniendi*. Cela est confirmé par ce qui est affirmé par Tschirnhaus tout de suite après:

«Il ressort clairement de là que, de même que les racines, le tronc et les branches sont faites de trois substances, qui sont la moelle, à travers laquelle circule principalement la sève, le duramen ou cœur, et l'écorce, de même dans cette philosophie tout entière on ne traite partout que des étants réels, des étants mathématiques et des étants imaginables: de façon certes incomplète pour ce qui est des racines, d'une façon plus

30 «Philosophia, hoc est, ars inveniendi non incongrue mihi videtur posse assimilari arbori, quae consistit ex tribus, nempe radicibus, trunco, et ramis cum fructibus. Radices mihi artis inveniendi generalia praecepta esse videntur; truncus artis ejusdem specialiora praecepta circa entia imaginabilia, mathematica et physica; rami cum fructibus artis inveniendi specialissima praecepta circa Ethicam, quae mentis perfectam sanitatem, circa Medicinam, quae quantum possibile est, sanitatem corporis, et circa Mechanicam, quae utriusque potentiam in rebus externis ad nostras utilitates applicandam docet» *Medicina Mentis* (1695), p. 295 (trad. fr., légèrement modifiée p. 252).

31 Il faut à ce propos remarquer la différence de cette formulation de la métaphore par rapport à celle employée par Bacon: dans le *De augmentis scientiarum* (III, 1) la philosophie première constitue le tronc de l'arbre et non les racines.

32 «His jam cum publico communicatis, arboris hujus radices saltem quodammodo tibi, Lector benevole, exhibuerim», *Medicina Mentis* (1695), p. 295 (trad. fr. p. 252).

complète lorsqu'il s'agit du tronc, et tout à fait complète à propos des branches»³³.

L'on pourrait ainsi lire la *Medicina mentis* comme une théorie de l'étant à la manière d'une ontologie: cela serait sans aucun doute partiel, comme il serait partiel de la lire comme une logique ou bien une théorie de la connaissance ontiquement indéterminée. L'*ars inveniendi* présentée dans la *Medicina mentis* ne propose donc pas seulement des préceptes pratiques qui doivent servir aux disciplines réelles: elle-même est bien une *disciplina realis*³⁴ et, en tant que telle, elle est proposée par Tschirnhaus. En ce sens, elle fait coïncider la primauté de la philosophie première en raison de l'utilité avec la primauté en raison de la généralité de la théorie de l'étant qu'elle véhicule.

Il nous reste alors à examiner deux questions, que nous aborderons dans la deuxième partie de notre article: d'une part quelle est la théorie de l'étant proposée dans la *Medicina mentis*, de l'autre comme se situe l'œuvre de Tschirnhaus à l'intérieur de l'histoire de l'ontologie dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

* *
*

La coïncidence de logique et philosophie première dans la *Medicina mentis* se traduit dans la coprésence d'une dimension individuelle et subjective (celle de l'émendation de l'esprit à travers l'*ars inveniendi*) et d'une dimension générale et ontique (celle de l'inclusion, dans l'*ars inveniendi*, d'une théorie de l'étant et de la déduction des principes ontologiques fondamentaux). Ceci est illustré dès la préface de l'ouvrage dans les quatre propositions posées par Tschirnhaus comme principes de la *Medicina mentis*. Ces principes, repris ensuite dans la conclusion de l'œuvre, sont énoncés de la manière suivante:

33 «Unde patet, quod, quemadmodum radices, truncus, et rami ex tribus constant, substantia scilicet medullari, per quam succus praecipue fertur, dura seu nucleo, et cortice; ita ubique in hac tota Philosophia tractetur non nisi de entibus realibus, mathematicis et imaginabilibus; circa radices quidem imperfecte; in trunco perfectius; in rami perfectissime», *Ibid.*

34 Il suffit de rappeler l'image du *philosophus realis* contre le *philosophus historicus* que Tschirnhaus présente au début de la deuxième partie de l'ouvrage: *Medicina mentis* (1695), p. 29 (trad. fr. p. 65).

« 1. J'ai conscience de diverses choses. C'est là le principe premier et général de toute notre connaissance. 2. Je suis affecté agréablement par certaines choses, désagréablement par d'autres. C'est le principe premier d'où la connaissance des choses que je peux concevoir ou saisir par la pensée; 3. il y en a d'autres que je ne puis concevoir d'aucune manière, c'es-à-dire qu'elles sont contradictoires et sont impensables pour moi. C'est le principe premier d'où découle toute connaissance du vrai et du faux. 4. Enfin je remarque diverses choses au moyen des sens externes, et pareillement au moyen de représentations intérieures et des passions. C'est le principe premier d'où provient tout ce que nous devons à la seule expérience »³⁵.

Les trois premiers principes avaient été présentés par Tschirnhaus à Leibniz dans une lettre du 27 mai 1682³⁶, dans laquelle, à propos du premier principe, l'auteur de la *Medicina mentis* reconnaissait avoir proposé sa propre formulation du *cogito* cartésien. Mais, en même temps, il revendiquait sa distance à l'égard de Spinoza et Descartes : « Tu jugeras ici combien je suis devenu hérétique dans la philosophie de Descartes et de Spinoza »³⁷. Le troisième principe est posé par Tschirnhaus à la

35 « 1. Me variarum rerum conscius esse, quod principium primum et generale totius nostrae cognitionis est. 2 Me bene a quibusdam, a quibusdam vero male affici, principium primum est, unde cognitio boni et mali, seu tota doctrina moralis derivatur. 3. Quaedam a me posse concipi seu cogitatione apprehendi, quaedam autem a me nullo modo posse concipi, seu, repugnare quaedam, et respectu mei incogitabilia esse, principium primum est, ex quo omnis veri et falsi deducitur cognitio. 4. Tandem me varia sensuum externorum, itemque imaginum internarum et passionum ope advertere, principium primum est, unde omnia, quae ipsi experientia debemus, emanant », *Medicina mentis* (1695), *Praefatio*, p. 12 non paginée (trad. fr. p. 42-43).

36 « 1. Quod conscius sim seu quod conscientiam habeam; sed ut dixi, hoc saltem Mihi cognitum esse, ut primam aliquam et notissimam experientiam, non ut Cartesius vult, quod ideo conscius hoc esse, seu ut ille vocat cogitare, Mihi res sua natura sit cognita, imo magis cognita omnibus aliis rebus; credo etenim hoc admodum obscurum esse; et non secus ac licet dolor mihi res experientia notissima, interim natura ejus forte aequae obscura quam quid sit cogitatio; [...] 2dum Principium, Quod quaedam Me bene afficiant quaedam vero male. 3tio Quod quaedam concipere possum, quaedam nullo modo licet omnimodo id coner », G.W. Leibniz, *Philosophischer Briefwechsel. Erster Band (1663-1685)*, zweite, neuarbeitete und erweiterte Auflage, Berlin, Akademie Verlag, 2006, p. 829.

37 « Hic colliges quam Magnus Haereticus factus fuerim in Philosophia Cartesii et Spinosae », *Ivi*.

base de la distinction entre le vrai et le faux, et il est développé dans la section première de la deuxième partie de l'ouvrage comme le principe le plus général à la base de toute connaissance: « Il s'ensuit donc que la fausseté consiste en ce qui ne peut être conçu, et la vérité en ce qui peut l'être »³⁸. Cette règle ou critère général³⁹ de vérité sera d'ailleurs contesté par Christian Thomasius dans le contexte de la discussion publiée dans le *Monat-Gespräche* de mars 1688⁴⁰: l'identification du non-concevable avec le faux et l'affirmation selon laquelle il n'est pas possible de former un concept des perceptions sensibles⁴¹ avaient conduit Thomasius à accuser

38 « Hinc ergo efficitur, falsitatem quidem consistere in eo, quod non potest concipi, veritatem vero in eo quod potest concipi », *Medicina mentis* (1695), p. 35 (trad. fr. p. 69).

39 C'est Tschirnhaus lui-même qui considère cette proposition comme « normam seu regulam, quam verum a falso discernamus », *Ivi*.

40 La polémique avec Christian Thomasius avait été déclenchée par les critiques et les accusations portées par ce dernier dans le *Monat-Gespräche* du mars 1688 (*Schertz- und Ernsthafter, Vernünftiger und Einfältiger Gedanken über allerhand Lustige und nützliche Bücher und Fragen Dritter Monat oder Martius*, Halle, 1688). La réponse de Tschirnhaus (*Eilfertiges Bedencken wieder die Objectiones, so im Mense Martio Schertz und Ernsthafter Gedancken über den Tractat Medicinæ Mentis enthalten*) fut publiée par Thomasius lui-même dans le *Monat-Gespräche* du mois de juin 1688, avec une longue contre-réponse de sa part. Ces trois textes (les deux critiques de Thomasius et la réponse de Tschirnhaus à la première critique) ont été ensuite publiés dans les *Freymüthige Lustige und Ernsthafte iedoch Vernunft- und Gesetz-Mässige Gedancken Oder Monats-Gespräche über allerhand, fürnehmlich aber Neue Bücher Durch alle zwölf Monate des 1688. und 1689. Jahrs durchgeföhret Von Christian Thomas*, Halle, Chr. Salfeld, 1690, Band I, (rist. Frankfurt am Main, Athenaum, 1972), aux p. 354-442 ; 746-792 ; 793-850. À la deuxième critique de Thomasius, Tschirnhaus répondit avec un *Anhang An Mein so Genantes Eilfertiges bedencken*, qui ne fut pas imprimé: le manuscrit a été publié pour la première fois par J.-P. Wurtz: *Die Tschirnhaus-Handschrift 'Anhang An Mein so Genantes Eilfertiges bedencken'*, *Studia Leibnitiana*, 1983, XV/2, p. 149-204.

41 « Advertimus praeterea eorum quaedam, quae nos imaginari ac a nobis percipi diximus, esse, quae possumus concipere, quaedam esse, quorum infinitus est numerus, de quibus nullum conceptum formare licet. Ita quaevis mechanica facile a nobis concipiuntur, cum contra, exempli gratia, de colore rubro, quamvis ejus perceptio clarissima et talis sit, ut cum nunquam cum alio colore, aut alia quavis perceptione confundamus, nullum prorsus conceptum, quaeamodum clare demonstrabo, formare queamus » *Medicina mentis* (1687), p. 32-33.

Tschirnhaus de scepticisme⁴². La lecture de Thomasius avait été d'ailleurs suggérée par une erreur présente dans la première édition où un 'nullum' avait été fautivement ajouté dans l'explication fournie par Tschirnhaus à propos de l'identification du non-concevable avec le faux à l'égard de la possibilité de former un concept de ce qui est représenté⁴³. Sur la base du texte de la première édition, il résultait que les choses dont on ne peut pas se former un concept (c'est-à-dire toutes les sensations d'après ce que Tschirnhaus venait d'affirmer dans les mêmes pages) étaient toutes non-concevables et, donc, fausses. Dans sa réplique⁴⁴, l'auteur de la *Medicina mentis* s'était récrié, affirmant avoir distingué entre le fait de ne pas avoir un concept de quelque chose et le fait de ne pas pouvoir la concevoir: dans le premier cas ce qui est perçu reste inconnu, dans le deuxième cas le critère de vérité s'applique et nous pouvons dire que cela est faux. Dans la deuxième édition l'on trouve un long ajout dans lequel Tschirnhaus affirme de nouveau cette distinction :

«Quand je dis que quelque chose ne peut être conçu, je ne l'entends pas en un sens différent de celui qui est en usage chez tous les mathématiciens à savoir que deux concepts ne peuvent être mis en relation; et quand c'est le cas, j'affirme que la chose est fausse. Lorsque par contre je dis que je n'ai pas de concept de telle chose, c'est pour moi

42 «Denn wolte man die alten Secten betrachten so könnte man den herrn Tschirnhausen für keinen Scepticum halten weil er wider dieselbige hin und wieder disputirte. Schleichwohl wäre er auch von diesen nicht so gar sehr entfernt denn er spräche daß wir die objecta sensuum nicht begreifen könnten sondern uns solche nur einbildeten. Was man aber nicht begreifen könnte er vor unwahr und falsch kein Aristotelicus oder Peripateticus wäre er auch nicht». Ch. Thomasius, *Frey müthige Lustige und Ernstthaffte...*, op. cit., p. 418-419.

43 Voici le texte 'fautif' de la première édition (c'est nous qui soulignons): «Notandum idcirco, me id, quando dixi quaedam non posse concipi, et propterea falsa esse, ea ratione intellexisse, quod ubi quaedam, hoc est talia, quorum *nullum* formare possumus conceptum, nequeunt concipi, hoc est nullatenus possumus conjungere, falsa esse» *Medicina Mentis* (1687), p. 44-45.

44 «Wenn zwei Sachen sind deren Natur wir verstehen und können solche in unsern Gedancken nicht zusammen leßen so hieß ich sie falsch. Wenn aber zwei Sachen sind die ich nicht verstehen und also folgar solche auch nicht in meinen Gedancken zusammen conjungirt verstehen kan so heisse ich diese unbekannt» W.E. von Tschirnhaus, *Eilfertiges Bedencken*, in Ch. Thomasius, *Frey müthige Lustige und Ernstthaffte...*, op. cit., p. 754-755.

la même chose que si je disais : ‘j’ignore s’il est possible de former ou non un concept de telle chose’ ; et lorsque cela se produit, je reconnais que la chose m’est inconnue »⁴⁵.

La polémique avec Thomasius donnait à Tschirnhaus la possibilité d’offrir une auto interprétation du rapport entre le critère de la *conceptibilitas* et l’absence de tout concept à l’égard de quelque chose ; il cherchait ainsi à éviter toute équivoque psychologue pour situer sa propre conception sur un plan noétique qui rappelait la perspective de la philosophie première ontologisante. Cela est d’ailleurs confirmé par ce que Tschirnhaus affirme à propos du rapport entre le concevable, le possible et l’étant dans sa généralité : « Il n’y a également entre l’étant et le non-étant aucune autre différence qu’entre le possible et l’impossible, ou entre le concevable et l’inconcevable »⁴⁶. L’auteur de la *Medicina mentis* offrait ainsi une clé de lecture de sa propre théorie du concevable, lequel, loin d’être surdéterminé par les limites intrinsèques des facultés cognitives, était homologué à l’étant et au possible (c’est-à-dire au non contradictoire). Le *conceptibile* constitue donc la pierre d’appui de toute l’architecture de la science et c’est de la règle générale de vérité que Tschirnhaus déduit tous les axiomes fondamentaux de la métaphysique : « Il est manifeste que les propositions communément tenues pour des axiomes, j’entends par là celles selon lesquelles de rien rien ne se fait, le non-être n’a pas de propriétés, sont immédiatement déduites de là de toute évidence. C’est en effet la même chose que de dire que, de quelque chose qui ne se conçoit pas, on ne peut déduire autre chose qui se conçoit »⁴⁷. L’axiome métaphysique selon lequel rien ne vient du néant est déduit de l’impossibilité de concevoir quelque chose à partir de ce qui

45 « Quando dico, aliquid non posse concipi, non alio in sensu id intelligere, quam qui apud omnes Mathematicos in usu est, nimirum, duos quosdam conceptus non posse conjungi ; atque cum hoc ipsum accidit, ibi falsam rem esse enuncio. Cum vero dico, nullum me de aliqua re conceptum habere, idem hoc mihi est, ac si dicerem, nescire me, num aliquis de re quadam conceptus possit formari, nec ne ; atque cum hoc ipsum accidit, tum rem mihi incognitam esse profiteor », *Medicina mentis* (1695), p. 42 (trad. fr. p. 74).

46 « Nulla quoque alia est differentia inter ens et non ens quam inter possibile et impossibile, seu inter id, quod potest, ac inter id, quod nequit concipi », *Medicina mentis* (1695), p. 36-37. Ce passage était déjà présent dans la première édition (trad. fr. légèrement modifiée p. 70).

47 « Manifestum porro, ea, quae vulgo pro axiomatibus habentur, nempe ex nihilo nihil fieri, non entis nulla esse proprietates, statim hinc clarissime

ne peut pas être conçu. Le principe de non-contradiction est, lui aussi, déduit de la règle générale de vérité :

« Mieux : même ce que l'on tient pour le principe, pour la première proposition de toutes, à savoir qu'il est impossible qu'une même chose soit et ne soit point, en est déduit immédiatement et comme par voie de conséquence. Car c'est exactement comme si l'on disait : il est impossible qu'une même chose soit à la fois concevable et inconcevable »⁴⁸.

Le principe premier de la métaphysique traditionnelle (...*quod pro principio ac omnium primo habent*...) est ainsi destitué de sa primauté et proposé comme dépendant de l'impossibilité de concevoir et ne pas concevoir en même temps une même chose. L'axiome ontologique par excellence est alors bien présent à l'intérieur de la *Medicina mentis*, mais, comme tout le reste de la théorie de l'étant, il est déduit de l'action performative de l'entendement. La règle générale de vérité permet à Tschirnhaus d'inclure, à l'intérieur de la *Medicina mentis*, une ontologie sur la base de l'équivalence entre l'*ens* et le *conceptibile*. Avant de suivre le développement ultérieur de cette équivalence, il faut remarquer que, tout en considérant le concevable dans une perspective noétique ou transcendantale, selon laquelle le *conceptibile* est identifié à l'*ens*, pour Tschirnhaus le lien avec l'acte cogitatif de la *mens* reste l'horizon indépassable de toute l'ontologie esquissée dans son œuvre⁴⁹. Ce lien est bien évident dans la description du *conceptibile* et du *non conceptibile* comme consistant dans le fait de 'pouvoir' ou de 'ne pas pouvoir' concevoir quelque chose :

« Pour faire apparaître cela [c'est-à-dire ce en quoi consiste le critère selon lequel l'on juge fausse une chose] clairement, envisageons des énoncés que nous tenons en toute certitude pour faux [...] ; et voyons

derivari. Idem enim est, ac si dicas, ex eo quod non concipitur, nequit aliud, quod concipitur, deduci », *Medicina mentis* (1695), p. 37 (trad. fr. p. 70).

48 « Quin etiam quod pro principio ac omnium primo habent, videlicet, impossibile est idem simul esse et non esse, hinc statim et veluti per consequentiam deducitur ; perinde enim est, ac si diceretur : Impossibile est eandem rem posse simul concipi et non concipi », *Medicina mentis* (1695), p. 37 (trad. fr. p. 70).

49 Ce lien constitutif est d'ailleurs évident par la décision de poser comme principe absolument premier de la philosophie la proposition « Me variarum rerum conscium esse », qui selon Tschirnhaus exprime le contenu du *cogito* cartésien : cf. *Medicina mentis* (1695), p. 291 (trad. fr. p. 250).

si nous pouvons découvrir la raison pour laquelle nous déclarons aussi indubitablement fausses de telles assertions : nous observerons que cela vient uniquement de ce qu'il n'est en aucune manière en notre pouvoir, et qu'il nous est donc absolument impossible, de concevoir de telles assertions »⁵⁰.

La vérité (ou la fausseté) d'une chose est mesurée par le fait qu'il soit (ou non) *in nostra potestate* de la concevoir, c'est-à-dire de pouvoir unir dans la pensée les éléments constitutifs de ce que nous voulons concevoir⁵¹, ce qui relie le critère proposé par Tschirnhaus au terrain de la *cogitatio* en tant qu'acte exercé concrètement par l'individu. Si par exemple⁵² l'on affirme qu'un bâton entier est plus petit qu'une de ses parties, cela est faux, car il est impossible de former dans sa conscience le concept d'un bâton plus petit qu'une de ses parties⁵³. Dans la définition de l'intellect comme *conatus* nous retrouvons la confirmation de cette même perspective :

50 « Hoc ut fiat clarum talia nobis proponamus, quae indubia judicamus esse falsa; [...] ac videamus, num rationem possimus detegere propter quam talia asserta tam indubianter falsa esse pronunciamus: hoc ex eo tantum oriri observabimus quod nullatenus sit in nostra potestate et ideo plane fieri non possit ut talia a nobis concipiantur » *Medicina mentis* (1695), p. 34 (trad. fr. p. 69).

51 Tout concept implique toujours, selon Tschirnhaus, une affirmation ou négation : « Hinc manifestum est, omnem conceptum, seu, ut alii vocant, Ideam non esse aliquid muti, instar picturae in tabula, sed eum necessario aut affirmationem, aut negationem semper includere » *Medicina mentis* (1695), p. 36 (trad. fr. p. 70). C'est-à-dire que dans tout concept nous unissons ou séparons les éléments qui le constituent : « Rem enim quandam vere concipere nihil aliud est, quam *actio seu formatio mentalis* alicujus rei », *Medicina mentis* (1695), p. 67. Cf. en outre les précisions fournies par Tschirnhaus sur la différence entre sa conception de l'idée et celle de Spinoza dans *Eilfertiges Bedencken*, in Ch. Thomasius, *Freythüthige Lustige und Ernstthaffte...*, op. cit., p. 765-766.

52 C'est l'exemple que Tschirnhaus propose à la p. 34 de l'édition 1695 (trad. fr. p. 69).

53 Tschirnhaus ne définit pas ce que c'est le 'concipere', mais il l'explique avec des exemples, en renvoyant à l'expérience personnelle du lecteur ; c'est un aspect qui lui sera reproché par Wolff : cf. *Ratio praelectionum*, II, ii, § 19 in Ecole J., Hoffmann J.E., Thomann M., Arndt H.W. (éd.), *Gesammelte Werke*, II Abteilung, Band 36, Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1972, p. 125.

« Il reste encore ceci, qu'il faut noter tout particulièrement: de ce fait [de l'expérience du fait que quelque chose peut être ou ne peut pas être conçu] personne ne peut douter plus longtemps de l'existence en nous de la faculté par laquelle nous nous efforçons de concevoir quelque chose et parvenons à le concevoir, et par laquelle, inversement, nous nous efforçons de concevoir son contraire, sans pourtant parvenir à le concevoir. Cette activité ou cet effort [*conatus*] en nous, nous l'appellerons dorénavant entendement »⁵⁴.

Il reste au fond le problème d'articuler ce qui peut être seulement pensé, à savoir tout ce qui est senti ou imaginé, et ce qui peut être, à proprement parler, conçu: pour rendre en effet opératoire et fécond le critère de la concevabilité, il faut que l'ensemble des pensées soit ordonné et organisé par rapport à ce critère. Dans la deuxième section de la deuxième partie de la *Medicina mentis*, Tschirnhaus explique comment l'on peut appliquer, selon toute la généralité requise, la règle de vérité, c'est-à-dire comment repérer tous les possibles concepts que l'esprit peut former:

« Or – la conclusion est aisée – rien ne sera plus indiqué pour progresser aussi loin que possible dans cette voie que de m'appliquer à acquérir tous les concepts possibles que je vois mon esprit capable de former »⁵⁵.

Ces concepts s'organisent selon une échelle⁵⁶ au sommet de laquelle se trouvent les premiers concepts possibles, c'est-à-dire les premières définitions⁵⁷. L'ensemble de ces définitions constitue donc le périmètre

54 « Restat adhuc id quod maxime notandum neminem hanc ob rationem amplius de existentia illius facultatis in nobis posse dubitare, qua conamur quicquam concipere idque etiam concipere possumus et qua e contra conamur ejus contrarium concipere, nec tamen id concipere possumus. Hanc autem actionem vel conatum, in nobis intellectum imposterum nominabimus », *Medicina mentis* (1695), p. 37 (trad. fr. p. 70-71).

55 « Ut autem in via hac, quam potero, longissime progrediar, levi negotio colligo, nil magis hic e re fore, quam ut omnes possibiles conceptus, quos mentem meam posse formare observo, mihi acquirere studeam », *Medicina mentis* (1695), p. 66 (trad. fr. p. 91).

56 Cf. *Medicina mentis* (1695), p. 73-74 (trad. fr. p. 97).

57 La définition est conçue par Tschirnhaus comme le « primum alicujus rei conceptum, seu primum, quod de re concipitur »: *Medicina mentis* (1695), p. 67: trad. fr. p. 92 (mais plus dans le détail cf. les p. 67-72 de l'édition 1695; tad. fr. p. 92-96). Nous ne nous occuperons pas ici de ce concept de définition, qui rappelle pour plusieurs aspects les conceptions de Spinoza et

de la science et Tschirnhaus propose, afin de déterminer ces concepts premiers, un classement de toutes les pensées établi *a posteriori* sur base empirique :

« Si, pendant quelque temps, je rassemble, d'une manière tout à fait générale ou sommaire, dans l'ordre où je les ai rencontrées, toutes mes idées, c'est-à-dire tout ce que j'ai appris depuis la plus tendre enfance pour l'avoir vu, lu ou entendu, j'en vois résulter un ensemble assez chaotique et confus. Si, reprenant mon enquête, je lui consacre mon attention, pour rechercher principalement s'il s'y trouve des choses qui m'affectent de diverses manières, je découvre que j'observe en elles essentiellement une triple et remarquable diversité »⁵⁸.

La variété des pensées, qui permet de le classer selon des genres différents, n'est pas constituée sur la base de leurs différences extérieures (*diversitates externas*), mais sur la base de ceux que Tschirnhaus appelle les différences internes⁵⁹ : l'inspection des *cogitationes* porte ainsi non sur la multiplicité des représentations particulières – ce qui produit un *confusum satis ... chaos* – mais sur les différentes manières dont l'esprit est affecté par les objets (*quaedam sint, quae me diversimode afficiant*). Cette approche permet de saisir trois typologies de pensées : celles portant sur les *Entia imaginabilia* ; celles portant sur les *Entia rationalia vel mathematica* ; et, enfin, celles portant sur les *Entia realia seu physica*. Tschirnhaus passe ainsi explicitement du vocabulaire de la *mens* à celui de l'*ens*, en proposant une sorte de métaphysique spéciale au moment où le lecteur pourrait s'attendre une théorie de l'idée ou bien une théorie des facultés de l'entendement. En outre, Tschirnhaus est bien conscient de son choix, car il ne confond d'aucune manière les *genera entium*,

de Leibniz : mais cf. sur tout cela la note 213 de J.-P. Wurtz à sa traduction de la *Medicina mentis*, p. 271-272.

58 « Omnes meas cogitationes, hoc est, quicquid ab ineunte aetate videndo, legendo, vel audiendo cognovi, per aliquot tempus eo ordine, quo in eas incidi, perquam generaliter seu summatim recolligendo, hinc confusum satis oriri video chaos. Ad quod si perlustratione denuo inita attendo, indagans praecipue, num hic quaedam sint, quae me diversimode afficiant ; comperio, me triplicem praesertim ac singularem in iis diversitatem observare », *Medicina mentis* (1695), p. 74 (trad. fr. p. 97-98).

59 « Verum maxime notandum est, hic imprimis ad alicujus rei diversitates non externas, sed internas, quantum fieri potest, respiciendum esse » *Medicina mentis* (1695), p. 74 (trad. fr. p. 97).

les *genera cogitationum* et les *operationes* de l'entendement : il prétend seulement qu'il y a une parfaite correspondance entre les trois.

Les *entia imaginabilia* sont ceux qui sont perçus sans être, à proprement parler, conçus :

« J'observe en effet que l'objet auquel se rapportent certaines de ces idées consiste en des étants que je semble percevoir plutôt que concevoir. Car il n'est pas rare que, ma pensée étant occupée par tout à fait autre chose, ils s'imposent à mon esprit, même contre ma volonté, et l'occupent tout entier. Appartiennent à cette catégorie tous les étants qui se présentent à moi comme extérieurs, en sorte que l'esprit ne se comporte que passivement à l'endroit de ces idées [...]. C'est pourquoi j'appellerai désormais 'imaginables', ou 'sensibles', ou, si l'on préfère, 'phantasmes' les étants qui se présentent à moi de cette façon »⁶⁰.

Ces étants sont caractérisés par le fait d'être l'objet de représentations dans lesquelles la *mens* est passive, car elles l'occupent indépendamment de sa volonté, et par le fait d'être représentés comme (*tanquam*) extérieurs. Tschirnhaus avait déjà traité de ces types de représentations dans la première partie de l'ouvrage, dans laquelle il avait défini l'imagination comme l'ensemble des facultés qui, sans intervention de la volonté (*praeter voluntatem*), représentent leurs objets comme extérieurs (*quasi externa*)⁶¹. Mais ici il n'était pas question de faire correspondre à ces types de pensées un certain genre d'être, dont la consistance ontique est difficile à déterminer. La décision d'appeler ces êtres *entia imaginabilia, aut sensibilia, vel ... phantasmata* semble rapprocher Tschirnhaus de Hobbes : ce dernier avait en effet utilisé l'expression 'ens imaginabile'

60 « Etenim observo, quarundam harum cogitationum objectum esse ejusmodi entia, quae percipi potius a me, quam concipi videntur. Haec enim non raro menti, ubi prorsus aliud quid cogito, etiam praeter meam voluntatem, sese ingerunt, eamque plane occupant; qualis sunt omnia entia, quae mihi tanquam externa sese repraesentant, adeo ut mens, harum cogitationum respectu, se saltem passive habeat. [...] Talia itaque entia, quae mihi hac ratione repraesentantur, *Imaginabilia*, aut *sensibilia*, vel, si mavis, *phantasmata* imposterum appellabo », *Medicina mentis* (1695), p. 74-75 (trad. fr. légèrement modifiée p. 98).

61 « Quia vero hae facultates aliquid commune habent, et omnes a re quasi externa (saepe enim praeter voluntatem in nobis excitantur) originem ducere videntur, eas omnes quoque tanquam unicam considerabo, et quia harum facultatum opera sub specie imaginum pleraque nobis exhibentur, hac de causa eandem imposterum dicam *Imaginationem* » *Medicina mentis* (1695), p. 41 (trad. fr. p. 73).

pour qualifier l'étant en tant qu'il peut être connu⁶². Cette identification entre l'*ens* et l'*ens imaginabile* portait ensuite à l'identification de l'*ens* avec le *corpus*, ce qui implique une certaine différence entre la conception de Hobbes et celle de Tschirnhaus : dans l'«ontologie» proposée dans la *Medicina mentis* les *entia imaginabilia* ne sont pas précisément les corps, mais plutôt les représentations sensibles⁶³, les représentations internes des objets absents⁶⁴ et enfin les passions⁶⁵, selon une partition ultérieure proposée par Tschirnhaus.

À la différence des étants imaginables, les *entia rationalia vel mathematica* sont bien sûr parfaitement (*optime*) conçus, mais il peuvent l'être de différentes manières (*varie*) :

«J'observe que certaines choses sont telles que je les conçois non seulement très bien, mais encore de diverses façons ; c'est le cas de ce que je sais des figures, des nombres, des mouvements, et d'autres choses du même genre. [...] Or de tels étants, qui se conçoivent ainsi de diverses manières, et qui semblent n'avoir aucune existence extérieure à moi, puisque je ne conçois rien d'autre en eux que la pure extension considérée tout à fait abstraitement, autrement dit indépendamment de toute matière, je les appellerai désormais 'rationnels' ou 'mathématiques' »⁶⁶.

62 Dans le *Anti-White*, après avoir distingué les étant entre ceux qui peuvent être imaginés et ceux qui ne peuvent pas être imaginés ou conçus, Hobbes affirme : «Cum enim ergo philosophiae minime permissum sit de iis rebus statuere aut disputare quae captum humanum excedunt, ommissa definitione entis quod non est imaginabile, et quod solet appellari substantia incorporea, definiemus ens imaginabile tantum», Hobbes Th., *Critique du De mundo de Thomas White*, introduction, texte critique et notes par J. Jacquot et H.W. Jones, Paris, Vrin, 1973, p. 312. Sur la réforme de la philosophie première proposée dans l'*Anti-White*, cf. Paganini G., «Introduzione» in Th. Hobbes, *Moto, luogo e tempo*, a cura di G. Paganini, Turin, Utet, 2010, p. 48-67.

63 «Horum [les *entia imaginabilia*] nonnulla talia esse, quae, ut percipiantur, externorum praesentiam exigunt; qualia sunt, quae visu, auditu, tactu etc. percipimus» *Medicina mentis* (1695), p. 79 (trad. fr. p. 101).

64 «Quaedam, quae et a prioribus, sensu scilicet perceptis, unice desumpta videntur, esse talia, ut, licet longe absint, interim tamen tanquam objecta praesentia a nobis considerari possint» *Medicina mentis* (1695), p. 79 (trad. fr. p. 101).

65 «Quaedam nullo modo nobis repraesentari posse, quandoquidem ne ullam quidem eorum imagine formare licet, quanquam ea vividissime percipiamus : [...] omnes nostrae passionēs» *Medicina mentis* (1695), p. 79 (trad. fr. p. 101).

66 «Observo, quaedam talia esse, quae non solum optime, sed etiam varie a me concipiuntur, veluti ea sunt, quae de Figuris, Numeris, Motibus ac

Les *entia rationalia* peuvent être conçus de plusieurs manières différentes : Tschirnhaus apporte l'exemple⁶⁷ du triangle rectangle qui peut être conçu soit comme la figure délimitée par la diagonale et les deux cotés d'un rectangle, soit comme la figure délimitée par deux segments perpendiculaires entre eux conjoints par un autre segment, soit comme la figure qui exprime la vitesse d'un mobile uniformément accéléré par rapport au temps et aux vitesses acquises dans ces temps. Ces *entia* n'ont aucune existence en dehors de l'esprit, mais ils ne sont pas des *entia rationis* ou des fictions, car ils ont leur propre statut ontique consistant dans l'extension la plus pure et abstraite, c'est-à-dire séparée de la matière. Dans ce genre se trouvent tous les objets mathématiques, qui se différencient les uns des autres en raison de leur égalité ou inégalité⁶⁸. Les différents proportions et rapports entre les quantités expriment toutes les diverses typologies des *entia rationalia*, et, tout comme Descartes⁶⁹, Tschirnhaus propose de les représenter à travers des lignes⁷⁰.

À la différence des *entia imaginabilia* et des *entia rationalia*, les *entia realia vel physica* non seulement sont parfaitement conçus, mais il sont conçus d'une manière unique et constante :

« J'observe enfin que j'ai, de certains étants, des idées que je conçois certes très bien, non pas cependant de diverses façons, comme les étants rationnels qui précèdent, mais seulement d'une manière unique et constante. Je découvre ainsi que des idées de ce genre ne peuvent nullement être formées arbitrairement de diverses façons, mais dépendent absolument de la nature propre de ces mêmes étants, à telle enseigne que, semble-t-il, il ne m'incombe pas de les former : elles paraissent plutôt pour ainsi dire formées avec moi, et les objets auxquels elles se

similibus novi. [...] Talia autem entia, quae sic varie concipiuntur, quaeque nullam extra me videntur habere existentiam, cum in iis nihil concipiam, praeter puram extensionem abstractissime sumptam, seu ab omni omni materia secretam, *Rationalium* sive *Mathematicorum* nomine imposterum insigniam », *Medicina mentis* (1695), p. 75-76 (trad. fr. légèrement modifiée p. 98).

67 Cf. *Medicina mentis* (1695) p. 75 (trad. fr. p. 98).

68 « In hisce [dans les *entia rationalia*] nihil aliud considerandum, quam 1. Quod ejus objecta vel aequalia, vel inaequalia; quodque ea, si inaequalia, vel majora, vel minora sunt » *Medicina mentis* (1695) p. 82 (trad. fr. p. 103).

69 Cf. à ce propos le texte de la Règle XIV : AT X 452.

70 « Has enim solas facillime imaginamur, atque ad easdem omnia Matheseos objecta levissimo reducimus negotio », *Medicina mentis* (1695) p. 83 (trad. fr. p. 103).

rapportent ne peuvent être conçus que comme existants, puisque, du moment que je conçois leur existence, ils excluent toujours par là même celle de tout autre étant au même endroit. Entre dans cette catégorie, par exemple, tout ce que nous concevons comme matériel, c'est-à-dire ce qui présuppose l'extension : non pas l'extension pure ou pénétrable, mais l'extension impénétrable, celle de tous les corps. Ces étants, je les appellerai 'réels', ou 'physiques' »⁷¹.

Les étants réels sont conçus d'une manière tellement constante que les pensées qui les représentent ne dépendent pas de moi, mais de leur propre nature : tout comme les pensées des *entia imaginabilia*, celles des *entia realia* sont – dans une certaine mesure – indépendantes de moi ; mais à la différence des étants imaginables, les étants réels sont – comme les étants rationnels – concevables. En outre, à cet égard, Tschirnhaus semble admettre un certain innéisme, car l'indépendance des ces *cogitationes* envers l'esprit le porte à affirmer qu'elles, ne pouvant être formées par moi, ont été plutôt formées *avec moi* (*mecum formatae*). La partie finale du passage que nous venons de citer est particulièrement intéressante, car elle éclaircit le concept d'existence utilisé par Tschirnhaus : exister signifie immédiatement 'avoir un corps' – c'est-à-dire occuper une place à l'exclusion de tout autre objet –. Les *entia realia* sont conçus comme existants. Preuve en est que dès que je les conçois, je les conçois comme impénétrables et donc comme excluant l'existence d'un autre étant (*harumque objecta non nisi ut existentia possint concipi, cum, sicubi ea existere concipiam, eo ipso semper omnis alterius entis existentiam excludant*). Ainsi, si les objets de la mathématique ne sont pas 'existants', car ils sont constitués par une étendue abstraite de

71 « Denique observo, me quorundam entium habere cogitationes, quae quidem a me optime, non tamen instar praecedentium rationalium varia, sed unica tantum ac constanti *ratione* concipiuntur; adeoque deprehendo ejusmodi cogitationes nullatenus varie ad libitum formari posse, sed absolute a propria eorum natura dependere, ut non a me formandae, sed potius quasi mecum formatae dici posse videantur, harumque objecta non nisi ut existentia possint concipi, cum, sicubi ea existere concipiam, eo ipso semper omnis alterius entis existentiam excludant. Cujus generis, exempli gratia, ea omnia sunt, quae, ut materialia concipimus, hoc est, quae extensionem, non puram seu penetrabilem, qualis est Mathematica, sed impenetrabilem qualis omnium corporum est, praesupponunt. Haec vero entia *Realia* seu *Physica* appellabo », *Medicina mentis* (1695), p. 76 (trad. fr. légèrement modifiée p. 98-99).

toute corporéité et donc pénétrable, les *entia realia* sont identifiés avec les corps et tous les êtres matériels.

Cette ontologie esquissée par Tschirnhaus mériterait d'être analysée plus en détail, ce qui ne peut être fait ici. Il faut néanmoins remarquer que dans la *Medicina mentis* Tschirnhaus propose un nouveau sens du concept d'être, qui n'est plus équivalent à 'être possible' (au sens de l'*aptitudo ad existendum* de l'*essentia realis* de Suarez) ou bien à être intelligible ou pensable; être signifie désormais être concevable et l'*ens* est à proprement parler le *conceptibile*. À la différence de l'*intelligibile* de Timpler ou du *cogitabile* de Clauberg, le *conceptibile* de Tschirnhaus non seulement intègre une dimension performative, mais c'est précisément celle-ci qui fonde tout l'horizon noétique en lui donnant son terrain propre: le concevable se mesure, comme nous l'avons vu, sur le terrain de l'entendement comme *conatus*, effort de concevoir. Il est vrai que les *entia imaginabilia* sont eux aussi des étants, sans être pleinement concevables, mais leur être est défini justement comme un défaut ou un manque à l'égard de la *conceptibilitas*. Celle-ci reste un terme de référence incontournable, au point que Tschirnhaus reconnaît un degré de conceptualisation à certains types d'*entia imaginabilia*, comme (en partie) les qualités primaires des choses ou bien les objets de la technique ou de l'architecture⁷². Les étants qui restent tout à fait inconcevables sont les affections internes, comme les passions, qui sont seulement perçues.

Si l'influence de Hobbes nous paraît assez claire, tant dans les choix lexicaux que dans l'identification de l'*ens* au sens plein (*ens reale*) avec le *corpus*, il reste que – à la différence de Hobbes – l'étant ne s'identifie pas *ipso facto* avec le corps et que, à la différence de l'auteur du *De corpore*, dans l'œuvre de Tschirnhaus l'être se dit selon une plurivocité de degrés qui a son critère idéal dans la concevabilité. Pour revenir au statut de la *Medicina mentis* en tant que philosophie première, nous avons déjà souligné l'influence de l'acception cartésienne de ce concept, tout en remarquant les différences qui éloignent Tschirnhaus de Descartes. *In primis* le fait que chez Tschirnhaus la primauté de cette philosophie ne se dit pas en raison de l'ordre des raisons, mais en raison de son utilité et en raison de la fonction architectonique qu'elle assure à toute la philosophie. Dans l'image de l'arbre de la philosophie, la *Medicina mentis* en tant que

72 Cf. *Medicina mentis* (1695), p. 81-82 (trad. fr. p. 103).

philosophie première contient⁷³ les préceptes les plus généraux⁷⁴ sur les *entia imaginabilia, mathematica et physica* tandis que les autres parties de la philosophie s'occupent des *praecepta specialia et specialissima*. Ces deux sens de la primauté de la *Medicina mentis* – qui semblent vouloir réunir l'acception cartésienne avec l'acception baconienne, voire hobbesienne, de la philosophie première comme discipline contenant les préceptes plus universels – ne font qu'un, ce qui constitue un trait tout à fait original de l'œuvre de Tschirnhaus.

Si dans le cartésianisme (Clauberg) l'on assiste à une distinction forte entre logique, métaphysique et philosophie première⁷⁵, chez Tschirnhaus l'on remarque une position tout à fait opposée, car les trois sont réunies dans un seul et même concept, celui d'*ars inveniendi*. C'est à ce titre que la *Medicina mentis* mérite une place dans l'histoire de l'ontologie dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

73 Cf. *supra* p. 157.

74 *Medicina mentis sive artis inveniendi praecepta generalia* c'est bien le titre complet de la deuxième édition. La première édition avait par contre comme titre: *Medicina mentis sive tentamen genuinae logicae, in qua disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*.

75 Cf. M. Savini, *Johannes Clauberg...*, cit., p. 184-192.